

Voyages

Sahel Ouest-Est, août 1999.

Abdourahmane IDRISSA

Dakar. Départ houleux. Personne n'ayant songé à organiser l'accès au bus, la plupart des voyageurs se sont imaginés qu'il fallait jouer des bras et des jambes pour avoir des places. Imagination curieuse de la part de qui a payé tout de même 12 000 f pour se faire véhiculer jusqu'à Kayes. En fin de compte des places, il y en avait plus qu'assez pour tout le monde — et même pour les retardataires qui sont venus s'asseoir tranquillement, inconscients des chaudes batailles que nous avons dû mener un quart d'heure plus tôt pour nous installer.

Nous sommes cinq : une jeune femme du nom de Ramatou, qui, en dépit de la mêlée et d'une légère claudication, a réussi à réserver ces places que nous trouvons excellentes ; Hassan, un jeune vétérinaire aux yeux bridés (on dirait, me disais-je, un Ouïgour); Hawaou, une jeune fille que je ne connais pas, et Balkissa, la petite bonne de Biba Tenga qui est réexpédiée au Niger, sa patronne s'en allant aux Etats-Unis. Ramatou semble avoir de la ressource, et je me souviens que comme je disais à Kimba que le voyage n'allait pas être facile, avec autant de bras cassés, il avait drôlement remarqué que Ramatou au moins n'était pas « femme-femme ». J'aime bien Hassan, mais il semble être un *pieux*, un pratiquant inflexible de toutes les prescriptions raisonnables et déraisonnables de la religion. Assis à côté de moi, contre la fenêtre, il s'abîme de temps à autre dans un Coran infinitésimal, relié par une sorte de trousse minuscule, et il

se met à fredonner à voix basses des versets, à la sénégalaise (ou à la haoussa aussi bien). A son poignet reluisent doucement les billes d'un superbe chapelet noir. Tout cela me paraît sur le moment légèrement déprimant.

Nous mettons un certain temps à quitter Dakar. Sans explication, le car, après avoir fait le plein de passagers, va se garer quelques rues plus loin, et nous poireautons je ne sais combien de temps, une heure peut-être. Hassan me demande à plusieurs reprises de le raccompagner à la « gare » (c'est un trottoir de la rue Grasland) parce qu'il y avait vu un bouquin qu'il voulait acquérir. J'estimais que cela serait imprudent: « Il ne partira pas sans nous », me dit-il ; « sans doute, mais je m'en voudrais de faire attendre du monde » répondis-je. Au bout d'un moment, je lui demande ce dont il s'agit. Il ne répond pas tout de suite, puis il marmonne: « Une biographie du prophète ». Il veut l'offrir à quelqu'un.

Plus tard, lorsque je constate que nous sommes bien sur la route, hors de Dakar, je sors un petit livre de la collection de La Pléiade, *L'Album Wilde*. Le luxe réellement *coranique* de l'ouvrage attire sans doute l'attention de Hassan, il me demande ce que c'est.

- Oh, des photos commentées par un texte. Sur la vie d'un écrivain anglais... en fait, irlandais, du siècle dernier.

Il hausse les sourcils.

- Et ça t'intéresse ?

Sur un ton qui m'incite à être désagréable, ou à me justifier. Mais je suis de bonne humeur, ce qui me permet de me dire plus sereinement : « Fais preuve de bonne volonté, tu dois le côtoyer sur 2800 km. » Je tente donc de me justifier, assez gauchement d'ailleurs, en évoquant le côté amusant de pareille lecture, mais il demeure froid et conclut sentencieusement :

- Moi, ces choses ne m'intéressent plus.

Pourtant, il est plus jeune que moi. Comme c'est décidément bien déprimant ! Sans doute, le côté le plus pénible des « pieux », est-il cet aplomb imperturbable qui m'excite toujours à quelque provocation grossière, lorsque je suis dans un mauvais jour. Ce n'était pas le cas cependant, ce matin-là, car la perspective du voyage m'excitait. Je ne répondis rien.

En route pour Kayes. Le bus est lent, très lent. On a le temps de compter les arbres. Mais il est confortable, presque cosy. Les fauteuils ont des appuis-tête et les fenêtres des rideaux. Les filles nous dorlotent. Elles dorlotent leurs futurs portefaix. Hassan a tout le temps faim, et alors nous

parviennent d'heure en heure des sandwiches, du tapioca, des pastels, une thermos d'eau glacée. Bientôt, je m'endors sans barguigner – chose que je n'avais jamais réussi à faire au cours d'un voyage. On s'arrête à Kaolack dans une rue de sable, puis, au cœur de la nuit, à Tambacounda.

Le bus est si lent que nous arrivons à Kidira le lendemain seulement à 10 heures. Un dynamique jeune douanier sénégalais nous fait rapidement passer le pont de la Falémé et nous nous retrouvons à Diboly, le poste frontière malien. Diboly est un bled frontière du même genre que Magama, le poste frontière nigérian, du côté de Maradi, ou Ross Béthio, sur le fleuve Sénégal, en face de la Mauritanie. Une sorte de porcherie semi-urbaine. L'absence de ciment lui donne un aspect encore plus calamiteux. Petites maisons en boue rougeâtre, avec leurs murets de brique molle qui s'effondrent lentement et coulent et vont augmenter la bouillasse qui s'étale sur les rues de sable noyées par la pluie ; et puis des apprentis en secko à l'intérieur desquels nos Sahéliens présentent de pauvres marchandises défectueuses, des ruelles glissantes de boue où folâtraient des canards qui déposent régulièrement un peu partout d'odieuses fientes verdâtres et mordorées. On a une impression de déjà vu, quand on est Nigérian, face à ces douaniers maigres, désinvoltés et bicolores (nègres et touareg). Au reste, l'un d'eux nous approche, apprend que nous sommes nigériens et se met à nous causer en Songhay, assurant qu'il connaît Niamey comme sa poche.

N'empêche qu'il nous font perdre du temps, les salauds ! Nous quittons Kidira vers midi, non pas parce que les douaniers étaient pointilleux ou scrupuleux, mais parce qu'ils tiraient le thé et qu'ils ne voyaient aucune raison spéciale de se hâter dans cette cérémonie. Quant à la fouille, cérémonie pour laquelle nous étions retenus là, elle fut commencée à midi moins le quart pour s'achever sans encombre cinq minutes plus tard. Ramatou, qui a déjà plusieurs fois fait le voyage, nous assure cependant que sauf grosse tuile et tenace fatalité, nous ne raterons pas le train de 19 h entre Kayes et Bamako. « Il est toujours en retard », dit-elle, et Kayes est à moins de cent kilomètres de Diboly. Certes, la route est mauvaise, et notre équipage plutôt du genre engourdi, mais enfin...

Ces bus ont en effet un véritable équipage: un chauffeur, un convoyeur et deux apprentis, dont l'un serait plutôt mécanicien et l'autre plutôt homme à tout faire. Notre chauffeur est un petit maigrichon à la mine chafouine et aux yeux globuleux, de complexion apparemment mélancolique ou ombrageuse ; le convoyeur est le responsable du voyage. Quant aux apprentis, il s'agissait d'un garçon mince et souple habillé d'un tricot et d'un vieux short trop large et d'un gaillard moqueur qui

peuple le bus de sa grosse voix et de ses gros rires. Le chauffeur, fatigué, confia au mécanicien la corvée de nous conduire de Diboly à Kayes.

Corvée, car la route, ou plutôt la piste, était très mauvaise : de la latérite travaillée par les pluies. En son milieu, elle était dûment gondolée, et sur les bords, elle était toute ramollie. Le mécanicien préférait rouler sur le bord, si bien que le bus ne tressautait effectivement pas — mais il penchait avec autant de persévérance que la tour de Pise. Il me semblait que selon certaines lois physiques, la position couché-sur-le-flanc devait être sa destination finale, mais comme personne autour de moi ne paraissait inquiet et que même, Hassan dormait à poings fermés, je maintins mes angoisses à un niveau indiscernable. Elles remontèrent tout d'un coup lorsque le bus, avec un hideux geignement, bascula, tandis que le mécanicien essayait de faire une manœuvre désespérée vite stoppée par les protestations indignées des passagers. Nous nous agrippâmes aux fauteuils. Tout le monde descendit avec armes et bagages — mais de manière plus policée que nous n'étions monté à Dakar — et avec aussi l'impression que nous venions d'échapper aux solécismes et aux coquilles d'un encadré en page 3 d'un journal bamakois, destinée funeste s'il en est. Le bus s'était simplement mollement enfoncé dans la gadoue sur tout le côté droit. Les pneus avaient pratiquement été avalés par la boue. Notre équipage arborait une mine je-ne-reponds-plus-de-rien et le sentiment de la Fatalité (« Le train sera peut-être en retard mais nous le serons plus que lui ») commença à nous envahir.

Maintenant, il semblait qu'il fallait camper. Je sortis mes dernières croquettes et nous leur fîmes la fête. Hassan se mit à l'écart pour faire des oraisons et prier — semblable, avec son crâne rasé et ses yeux bridés, à un moinillon confortablement installé dans les consolations intimes de la religion et les cliquettements torpides des billes de chapelet. Les filles se mirent à émettre des commentaires malveillants sur l'équipage, faisant spécifiquement des allusions désobligeantes aux piètres dimensions physiques du chauffeur et à l'odeur corporelle du mécanicien. Après quoi, comme elles étaient en veine d'animosité, elles se gaussèrent d'un groupe de gens de Gao qui étaient effectivement d'une admirable rusticité : des têtes de brute, des corps épais et forts, des mains en bois, et un mutisme ombrageux. L'un d'entre eux, grand et de traits plus fins, nous parla pourtant avec sympathie. Nous causâmes un moment tous les deux, moi parlant dans mon songhay nigérien, et lui dans son songhay de Gao et Tombouctou. Il comprenait parfaitement ce que je disais, mais je devais faire un effort pour le comprendre, et lorsqu'il s'en rendait compte, il traduisait en français avec un sourire gentil qui semblait m'excuser. Il me

dit qu'il allait passer deux jours à Sikasso, chez un parent, avant de s'en aller à Tombouctou par le fleuve. « Ça a quand même plus de gueule que de dire qu'on va deux jours à Dosso chez un parent avant de s'en aller à Tahoua par la route », dis-je à Ramatou. Mon allusion tomba à plat, car elle ne voyait pas ce que les villes de Sikasso et de Tombouctou avaient de plus que les villes nigériennes et je m'abstins d'expliquer que j'étais moins impressionné par les villes elles-mêmes que par leur nom, ce qui eût peut-être paru encore plus bizarre.

Une voiture qui passait en direction de Kayes partit avec le convoyeur. Il devait chercher de l'aide à Kayes. Je me mis sous un arbuste pour lire le supplément littéraire du *New York Times*, ce qui est une marque d'optimisme et de bonne forme aussi tolérable, me semble-t-il, que la pieuse placidité de Hassan absorbé dans son minuscule Coran de poche. Une demie heure ne s'était pas écoulée que nous vîmes arriver à toute allure un superbe 4X4 qui s'arrêta dans un impeccable tête-à-queue, et immédiatement, un individu frétilant d'activité et de dynamique bonne volonté s'en extirpa en proclamant qu'il « était là », qu'il fallait rassembler « les vieux et les femmes à enfant », déployant ce disant d'énergiques efforts pour maintenir de la voix et du geste « les jeunes » à distance. C'était une sorte de moniteur de safari vêtu d'un costume d'aspect paramilitaire, chapeauté d'une sorte de stetson et arborant une grosse moustache à la Saddam Hussein. Il confondait notre ridicule embourbement avec le naufrage du Titanic. Lorsqu'il eût fini son chargement, il parut plus maniable et je pus lui demander à quelle distance nous étions de Kayes. « 30 », répondit-il d'un air résolu, puis il se ravisa, marmotta dans sa moustache « non, attendez (coup d'œil sur le tableau de bord) 24 ! », et là-dessus il appuya sur le champignon et, dans un nuage de poussière, nous abandonna à notre désolation.

Je retournai sous mon arbuste déguster l'étrangeté des mots anglais — comme des visages nouveaux, intéressants de ce seul fait, par rapport aux mots français dont le charme était celui de la familiarité et de l'habitude. Pendant ce temps, plus actives et moins philosophes (et moins pieuses aussi *for that matter*), Ramatou et Hawaou s'étaient mises au milieu de la route et firent de grands signes à un remorqueur qui venait de la direction de Diboly. Le camion s'arrêta, son conducteur sauta à terre et demanda aussitôt le chauffeur. Le chauffeur et l'apprenti s'extrairont, non sans hésitation, d'un groupe de voyageur (ils regardaient à la dépense) pour venir conférer avec l'équipage du remorqueur, et dix minutes plus tard, nous étions désembourbés. Ce qui m'étonna le plus, c'est que mes amies ne dirent pas un mot sur leur exploit.

En chemin, nous croisâmes le 4X4 du moniteur de safari, et à sa suite une benne pleine de cailloux sur lesquelles des manœuvres armés de pelles se prélassaient.

Lorsque nous arrivâmes à Kayes, il était un peu plus de 19 heures. « Le train a peut-être du retard, je suis sûre que nous pourrions encore l'attraper si le chauffeur acceptait de nous déposer directement à la gare », spéculait Ramatou. La perspective de dormir à Kayes avait pris dans notre esprit l'aspect d'une pénitence lugubre, d'autant plus que nous ne savions pas où exactement nous pourrions le faire. La Fatalité allait-elle être conjurée ? Pourquoi non ? Il semblait que nous avions eu, avec les douaniers de Kidira et le pépin de la piste, notre content de mésaventures. Ça ne pouvait pas aller plus mal.

Ça pouvait.

La Fatalité, cette fois, prit l'apparence délicate d'un petit gendarme touareg à la mine de chat et à la voix douce, mais aux intentions fermes. Il apparut tout d'un coup parmi les voyageurs et annonça poliment que le car devait être fouillé de fond en comble, que chaque bagage devait être visité, chaque vêtement soulevé, et tous les recoins du bus dûment inspectés. Il donna méthodiquement ses instructions, fureta méthodiquement avec sa torche, fit ouvrir tous les coffres, et resta insensible aux rouspétances et aux plaintes ambiantes. « Un vrai robot », fis-je à voix audible. « Sale rebelle », maugréa Ramatou. « Touareg puant aux fesses étroites », cracha Hawaou. Là dessus il se mit à tomber quelques gouttes. « Pourvu qu'il pleuve, il sera bien obligé de nous foutre la paix », dit Hawaou. Mais le petit gendarme robotisé semblait aussi imperméable au crachin qu'à la mauvaise humeur. Il échoue pourtant à tout fouiller. Les passagers respectaient ses ordres au minimum, d'autres — comme moi — le harcelaient de questions idiotes, si bien qu'il finit par s'emmêler les pinceaux. En fin de compte, nos sacs ne seront même pas fouillés. Le gendarme parut, à partir d'un certain moment, plutôt déboussolé. Pour se venger peut-être, ou pour ne pas paraître s'être donné tant de peine pour rien, il rentra dans le car, découvrit de drôle de panneaux en je ne sais quoi, enveloppés dans une matière plastique, s'en saisit immédiatement et les importa silencieusement, droit, rapide et sévère comme la Fatalité.

Il était maintenant si tard que tout espoir d'attraper le train s'était envolé. Je suggérai de demander au chauffeur de nous permettre de squatter le bus pour la nuit. « Oui, approuva Ramatou. Après tout, tout est de la faute de cet nabot noiraud. »

Kayes. Nous trouvâmes à prendre une douche chez un Sénégalais. Comme le bus venait de Dakar, les gens à qui nous avions demandé s'il était possible de se décrasser quelque part nous prirent pour des Sénégalais et nous orientèrent vers la concession de ce « compatriote ». Un vieux monsieur sympathique, à qui nous confessâmes que nous n'étions qu'étudiants au Sénégal et qui, au début, ne voulut permettre qu'aux filles de se doucher. Nous essayâmes ensuite de dîner dans une gargote, mais la saleté des lieux nous coupa l'appétit, et au bout d'un moment, surgi de l'ombre, un personnage terreux, indescriptible, happa le riz que nous dédaignions, sans un mot, et disparut dans la nuit. Le genre de scène qui plonge dans l'inanité toute plainte que nous voudrions nous permettre contre la vie.

A la gare, le lendemain matin, nous déjeunons de galettes de mil moins sucrées que celles du Sénégal, et moins salées que celles du Niger. J'en fais la remarque. Hawaou, qui n'en rate pas une, dit: « C'est normal, le Mali se trouve entre le Sénégal et le Niger. »

Le train qui devait partir à 8 heures s'ébranle finalement à 10h 30, nous laissant tout le temps de nous installer dans une cabine peu achalandée. Je partage mon coin de cabine avec Hawaou, et j'ai l'impression que Hassan et Ramatou nous soupçonnent de flirter. Nous parlions du Niger, ce qui, par les temps qui courent, n'est pas un sujet léger.

Le paysage malien est indéniablement plus agréable que le sénégalais, plus varié. On gravit des pentes, on descend dans des plaines, on traverse des brousses d'arbres verdoyants, on glisse tout le long de rochers taillés droit pour le chemin de fer, en muraille. Tout change d'un moment à l'autre, et nous regardions en silence. Jusqu'à ce que la valise de Balkissa (un vrai meuble) tomba de son filet au moment même où passait un contrôleur — qui se retourna aussi sec et hurla : « A qui *est* cette valise ? », puis Ramatou et moi nous étant levés, il vociféra « 4500f d'amende ! ». En suite de quoi, une bonne partie du reste du voyage se déroula, pour Ramatou, Hassan et moi, à remonter et à redescendre le train, à la traîne des contrôleurs, pour faire annuler l'amende. Elle fut réduite pour finir en pot de vin de 2000 f et pour sauver la face, Ramatou déclara à qui voulait l'entendre que nous n'avions absolument rien payé. Tant de marches et contremarches ne furent pas étrangères au fait que je tombais dans une somnolence, à peine rassis, voyant presque en rêve les magnifiques images du Sahel reverdi par l'hivernage, des étendues d'eau dorées par le soleil déclinant, un pic rocheux s'élevant dans une dépression couverte de gazon, et d'autres moins ragoûtantes, comme ces grosses qui vendaient

du riz à Toukoto, leurs marmites posées à même la fange où barbotaient de gros canards crottés. Chaque fois que le train s'arrêtait, la cabine, déjà imprégnée de remugles d'un hôpital de sous-préfecture, était envahie par d'innombrables vendeurs de choses peut-être comestibles et certainement malodorantes. Les vendeurs de viande grillée, qui semblaient avoir leur ticket, étaient d'ailleurs omniprésents et remontaient régulièrement le train en laissant derrière eux des effluves méphitiques. Comme le soir tombait, apparut une équipe de robustes docteurs miracle vêtus comme des *bouncers* du Bronx, qui vantèrent dans un torrent de mandingue les vertus d'une poudre omnicurative multisoignante (du mal de dent à la hernie, en passant par l'hémorragie et la « fatigue sexuelle »), cédée pour la somme modique de 1500 f et à prendre, mystère des posologies miracle, dans un grand verre de Coca, de Fanta, ou à défaut . . . d'eau plate : *Keneya Vitesse*, produit du Dr Kofi Otsin (un Nigérian ?), dont la photographie figurait sur le sachet d'emballage, et qui se montra en personne par la suite pour indiquer que ce produit pouvait aussi s'acquérir au « dépôt à Banabougou, près du bar Réflexe ». Trois sachets furent vendus dans notre cabine.

Je finis par m'endormir, et lorsque je rouvris les yeux, il était 21 heures et le train pénétrait lentement dans Bamako : des flaques de lumière sur des trottoirs craquelés, presque déserts, des bâtiments qui s'étiraient et s'effaçaient, et en contrebas la fluidité d'une petite circulation nocturne dans les rues.

Excellent accueil de la part des étudiants nigériens de Médina I. Le Secrétaire général de la section locale de l'Union des Scolaires Nigériens, un certain David, y loge et il s'arrange pour nous payer le dîner malgré nos protestations. Le bâtiment de la résidence estudiantine est presque désert du fait des vacances, et il semble mal entretenu. Il n'y a là que quelques hurluberlus qui expriment fortement des opinions sur la politique nigérienne, et les bars de Bamako (les deux centres d'intérêt de la jeunesse nigérienne, la bière et les mic-mac politiques). Curieusement, tous des Haoussa ou des Sahariens haoussaphones . . .

Le lendemain, je dois réveiller mes compagnons de route, qui hésitaient à quitter Bamako et qui, me semble-t-il, auraient préféré s'attarder un jour ou deux. Mais ils étaient moins résolus que moi, et dès 8 h 15, nous étions sur la route de Sikasso à bord d'un bus irréprochable de la ligne Kéné Dougou Transports. C'est ici un business organisé, et nous n'eûmes pas les mêmes problèmes qu'à Dakar. Le bus est en outre si rapide que je calcule que nous serions à Bobo aux environs de 15 heures. Même en comptant avec les tracasseries de la douane bourkinabé.

Wassoulou et Kéné Dougou. La traversée de ces régions fut sans conteste la partie la plus agréable du voyage. Grâce à l'hivernage, le paysage était viride, opulent et amène. Les champs étaient mûrs, le mil arrivant à hauteur d'épaule, et sur les bas-côtés amollis et humides de la route, les charrettes à bœufs avaient laissé de longs sillons. Tout cela avait quelque chose de mélodieux. Le Wassoulou, c'est la patrie des grands chanteurs bambara, Nahawa Doumbia, Oumou Sangaré, Habib Koita. Le mil céda parfois la place à l'arachide, au niébé, à l'igname, et nous ne sortions, me semblait-il, d'un village que pour arriver aussitôt au hameau prochain. Les cases étaient en pisé roux contrastant très heureusement avec le vert vif des champs. Elles avaient une apparence spacieuse. L'impression de prospérité rustique, primitive et joyeuse était accentuée par l'aspect des gens que nous dépassions, toujours vêtus à la paysanne (tunique et *tiaya*) et adonnés à une activité précise. Je me rappelai un essai de Djibril Tamsir Niane sur la vie dans l'ancien Soudan, que j'avais trouvé quelque peu idyllique. Mais je l'en croyais mieux, en traversant le Wassoulou et le Kéné Dougou¹. C'est dans ces régions que s'étaient édifiées les systèmes politiques les plus étendus et les plus organisés d'Afrique noire, le Mali et le Songhay. Elles étaient probablement destinées à devenir le pôle civilisateur de cette partie de l'Afrique, un peu comme la Chine en Asie extrême-orientale, ou l'Italie et la France en Europe occidentale. Si l'histoire de l'Afrique n'avait pas été une telle suite de désastres.

Nous entrâmes dans Sikasso à 13 heures, presque sans nous en rendre compte.

De Sikasso à Bobo. Sikasso, capitale du Kéné Dougou, est fameuse dans l'histoire de la zone, surtout dans l'histoire de la résistance anti-coloniale. Époque moins faste de l'histoire du Soudan occidental, plus tardive que celle dont parlait Niane, celle des *royaumes combattants* (si je peux emprunter cette formule à l'histoire de Chine), les XVIII^e et XIX^e siècles. Elle n'a rien de vraiment prestigieux, en dehors de ce beau nom, comme eût dit Proust, « ciselé et sonore ». Elle eut son heure de gloire au moment de sa ruine. Son dernier roi, Babemba, l'avait ceinte d'un *tata* (fortification de pisé) de 9 mètres d'épaisseur — ce que certains historiens africains rapportent avec des trémolos de fierté extatique, oubliant que des fortifications ne disent rien de bon sur la civilisation politique d'un endroit — muni de grosses gouttières cylindriques entre les créneaux. Lorsque l'expédition française s'est avancée vers la ville, son chef, le capitaine Archinard, prit ces gouttières pour des canons et stoppa sa progression pour changer ses plans et demander du renfort. Mais il finit par s'apercevoir

qu'il ne s'agissait pas de canons et Sikasso succomba sous la mitraille. Babemba, semble-t-il, ordonna son suicide, comme un daimyo japonais ou Caton d'Utique à la victoire des césariens à Pharsale. Et le lieu de sa sépulture est un secret clanique comme celui de Soundjata.

L'actuelle Sikasso est une mocheté afro-européenne de plus. Nous n'en vîmes d'ailleurs pas grand chose, bien que nous fûmes obligés d'y poireauter quatre heures, parce que les bus Kéné Dougou — mais on nous l'avait caché, ou du moins on avait évité de nous le dire — n'allait plus loin que Sikasso. Ils étaient relayés par d'autres bus Kéné Dougou qui allaient à Abidjan et par des Hiace 17 places qui allaient à Bobo — mais seulement à 17 heures. L'expérience de trois jours de route commençait à faire son effet : tout le monde prit le délai avec bonne humeur. Un Songhay malien prétendit s'occuper de nous, peut-être amusé par le fait que nous parlions la même langue avec un accent qui devait lui sembler assez comique. Mais nous rîmes moins lorsqu'à un moment donné, nous voulûmes qu'il nous indiquât la direction du marche et qu'il se montrât parfaitement incapable de comprendre le mot (*habou*) que nous utilisions. Nous en fûmes réduits à décrire ce qu'était un marché : vous savez, l'endroit où l'on fait des ventes et des achats — description qui du reste le laissa abasourdi (ce qui est très révélateur du caractère abstrait et utilitaire des noms communs). Que pouvait bien être, en effet, cet étrange « endroit où on faisait des ventes et des achats » ? Finalement, au moment où nous commencions à désespérer, sa face s'illumina et il s'exclama : « *Yobou !* » C'était le mot, légèrement différent — mais d'une différence qui suffisait à créer la confusion — que le Songhay malien utilisait pour marché. Plus tard, je le retrouvai sur une carte de Tombouctou . . .

Le 17-places de Bobo fut d'une ponctualité germanique : chargement à 16 h 45, départ à 17 heures tapantes. La région qui s'étend sur une soixantaine de kilomètres entre Sikasso et la frontière bourkinabé fut une consolation supplémentaire — bien que le 17-places fut rien moins que confortable. C'est une sorte d'immense parc, une suite de « forêts classées », ces aires plantées de main d'homme à des fins scientifiques. Ce fut d'abord une sombre armée d'arbre vert-de-gris symétriquement alignés — puis une forêt eurythmique d'eucalyptus, lumineuse comme un concerto, blanche, altière et verte. Et partout des hommes, des paysans rentrant des champs à bicyclette, ou à pied derrière des bovins, herminette à l'épaule, et puis des chasseurs à moto, ou à bord d'une jeep. On avait l'impression de faire une balade agreste. J'étais complètement amolli par la douceur, et des sentiments élégiaques que je n'avais connus qu'à Dionewar, dans les îles du Saloum, que j'avais depuis oublié, me

bouleversaient continuellement. A Dionewar, je pleurais sous les palmiers ; ici, ne m'en empêchait que la présence autour de moi des passagers.

Je retrouvais des dispositions plus pondérées lorsque la mauvaise route forestière du Mali céda la place à la belle route bailleurs-de-fonds du Bourkina. Le paysage me parut soudain plus revêché. Nous nous arrêtâmes à la douane. Les douanes maliennes étaient des constructions en banco beigeâtre, parfois éclairées le soir, dans ces campagnes reculées que sont les postes frontière, à la lampe tempête. Même au poste de Kayes où nous dûmes affronter le robot touareg (devenu maintenant un sujet de plaisanterie), il n'y avait pour tout luminaire qu'une lampe tempête au verre noirci, et les gendarmes se promenaient avec des lampes torche. Mais ici, le véhicule manœuvra à l'aise sur une esplanade goudronnée devant un édifice neuf, ou bien entretenu, passé à la tyrolienne rouge, et la rumeur d'un groupe électrogène expliquait les fenêtres illuminées. Nous fûmes rapidement inspectés par des individus aux uniformes impeccables et aux manières pointilleuses mais discrètes. Le Bourkina a vraiment quelque chose de spécial. Nous ne perdîmes d'ailleurs pas beaucoup de temps, mais Balkissa dut payer assez cher un papier lui permettant de traverser le pays en dépit de la péremption de son passeport, détail sur lequel les douaniers maliens ne s'étaient pas appesantis.

Nous eûmes effectivement l'impression de *traverser* le Bourkina, au lieu qu'il nous semblait nous *promener* au Mali. Pour beaucoup, cette impression tient du fait que la majeure partie du voyage se fit de nuit. A 20 heures, nous étions à Bobo où Hassan et moi achetâmes de la viande grillée pour dîner. Ramatou et Balkissa jetèrent leur part sous l'impression bizarre que c'était de la viande de chien, en dépit de mes protestations. Hassan, qui avait des opinions sur la légèreté des femmes, les regarda en silence, désapprouvateur mais indifférent. Hawaou examina attentivement sa part et décida qu'il s'agissait bel et bien de mouton. A 22 heures, nous quittions Bobo dans un bus (oublié le nom de la compagnie). Le chauffeur, peut-être pour se maintenir éveillé, faisait diffuser à pleins tubes une succession d'incroyables morceaux sirupeux en français et en anglais. Cela ne m'empêcha pas de dormir, mais je fus voué à une série de rêves dans lesquels les chansons s'immisçaient en créant des effets psychédéliqués. Tous les personnages du rêve chantaient, si bien que lorsque je me réveillais de temps en temps, j'avais du mal à dissocier le couloir sombre et cahotant qui me transportait vers Ouaga des événements en technicolor dont je venais d'être le spectateur onirique. Nous arrivâmes à Ouaga vers 4 heures du matin, sous un fin crachin. Nous devions rester à la gare jusqu'à ce qu'il fit assez jour pour que Ramatou pût déceimment

appeler des amies qu'elle avait sur les lieux, et notre plan était de passer la journée dans la capitale bourkinabé et de repartir seulement le lendemain matin.

Un racoleur vint alors nous voir. Il était, paraît-il, chauffeur de 17-places et il devait partir sur Niamey à 6 heures, il nous exhorta à acheter des places à 8500 f. C'était un mercredi. Un bus nigérien devait faire la liaison Ouaga-Niamey le lendemain matin, et nous projetions de le prendre. Mais l'idée d'être à Niamey le jour même m'avait séduite et je suggérai de prendre le 17-places. Hawaou s'y opposa doucement, expliquant qu'elle devait faire des emplettes à Ouaga pour ne pas arriver les mains vides à Niamey. Je me résignai donc, non sans ronger mon frein, mais quand le racoleur vint nous relancer, je n'y tins plus et informai mes compagnons de voyage que j'allai devoir prendre de l'avance sur eux. Hassan hésitait visiblement à me suivre, mais il ne pouvait pas *abandonner les filles*. Nous nous quittâmes donc, et je continuai le voyage tout seul (j'appris ensuite qu'ils finirent par prendre après cela un bus et qu'ils arrivèrent très tard à Niamey, vers deux heures du matin).

Sur la route de Kantchari, l'horreur. Dès que l'on quitte Ouagadougou, les étapes fourmillent de Nigériens, des Haoussa pour la plupart. Notre équipage était composé de deux Mossi comme chauffeur et apprenti, mais ils étaient chapeautés par un convoyeur nigérien, un vieux Haoussa polyglotte et madré. Les passagers étaient pour la plupart nigériens et les conversations se déroulaient dans les deux langues, haoussa et zarma. Le seul silencieux était un bourkinabé, au regard doux et au sourire facile.

Le minibus était presque neuf et très rapide, et je me voyais à Niamey en début d'après-midi. Le paysage était moins riant que celui du Mali, et comme je me sentais bien, je m'isolai dans la lecture de *La Colombe poignardée*, un essai biographique sur Proust. Lecture inappropriée ? Peut-être. Je suivais, je crois, un instinct de liseur décrypté par Alberto Manguel dans son *Histoire de la lecture*: « On peut éprouver une impression de redondance à explorer sur la page un monde semblable à celui dont on est entouré au moment même où on lit. Je pense à Gide plongé dans Boileau sur le bateau descendant le fleuve Congo, et le contrepoint entre la luxuriance désordonnée de la végétation et le formalisme ciselé des vers du XVIIe siècle me paraît tout à fait pertinent. » Oui, sans doute. J'aimais en tout cas cette possibilité pour ainsi dire magique de pouvoir passer en un instant de l'ambiance confinée, raréfiée et un peu saugrenue du château de Réveillon et des chuchotements proustiens au soleil matinal éclaboussant la pierre rouge et les arbustes

nouveaux du Sahel ou une foule de marché d'étape qui vivait encore dans un univers précopernicien et préfreudien, et somme toute heureuse d'être « pré » tout cela autant que j'en puisse juger.

Nous n'étions plus très loin de Kantchari, le poste frontière du Bourkina avant le territoire nigérien, lorsque la voiture décéléra brusquement, roula à faible allure et s'aligna dans une longue queue d'autres véhicules immobilisés. Je refermai mon livre, et entendis mon voisin dire en haoussa: « cet accident doit être très grave, il doit y avoir des morts ». Un accident ? Nous descendîmes. Il y avait deux files de voitures stationnées, et tout au bout, un barrage symbolique de cailloux, et une foule silencieuse. De part et d'autre, sur les talus et sous les balanites et les caïlcédrats, des groupes étaient dispersés, comme dans un pique-nique, mais sans aucune trace de gaieté, avec des visages impassibles et des propos à mi-voix. Je me dirigeai machinalement vers le barrage, mais je n'allai pas très loin. A quelques mètres de l'endroit où je m'étais arrêté, gisait le cadavre désarticulé d'un homme dont la tête était recouverte d'un pagne. Plus loin... Le choc avait dû être terrible. La cabine de la camionnette était littéralement *froissée*, et trois corps contordus, dont celui d'une femme, y étaient encore installés, ou plutôt, encastrés. Sur le bas-côté de la route, le 17-places avait été complètement dépiauté par les secouristes aux fins d'extraire les corps qui à présent étaient étendus sur l'accotement. Il restait encore un gros homme couché sur le dos dans une position insoutenable.

Je fis immédiatement demi-tour et ne revins plus dans ces parages. Les secouristes n'avaient en fait plus rien à faire. Ils relevaient les identités et les causes physiologiques des décès, puis des gros bras jetaient les cadavres dans des fosses qu'ils avaient creusées le long de la route. Cela me parut expéditif. Il y avait en tout douze morts, dont la femme d'un douanier de Kantchari qui fut, elle, emportée à Ouaga. Les deux chauffeurs étaient vivants, quoique gravement blessés. Plus tard, j'appris encore d'autres détails: l'accident était arrivé la nuit, il pleuvait des cordes et la camionnette n'avait qu'un phare allumé, ce qui avait peut-être induit le chauffeur du 17-places en erreur.

Deux heures plus tard, tous les corps étaient enterrés et on fit circuler les voitures. Nous reprîmes la route. Chacun des passagers pensait certainement à la même chose que moi, mais nous parlâmes tous d'autre chose. Nous en reparlâmes seulement entre Makalondi et Niamey, et l'un de mes voisins, un Zarma au physique gaillard, parut obsédé par la « question de la mort ». Nous échangeâmes des points de vue très sensés mais le sujet était des plus mélancoliques, et au bout d'un moment, citant

Pascal, je dis (en zarma, car il ne parlait pas français) que « la mort pas plus que le soleil ne pouvait se regarder fixement ». Il comprit, et passa à autre chose.

Chipoteries nigériennes. L'excellente route bourkinabé fit place à une piste défoncée et cagneuse au point exact où passait la frontière entre le Niger et le Bourkina, ce qui est une façon on ne peut plus concrète de comprendre qu'on changeait de pays, que l'on quittait peut-être bien une communauté stable et disciplinée pour une autre acariâtre et tumultueuse. Le paysage même me parut plus rachitique, plus minéral, et en tout cas, je vis bientôt des bancs de sable blanc entre les terre-pleins de roche ocre.

À la douane de Makolondi, j'eus enfin l'honneur, qui ne m'avait pas été rendu depuis cinq jours, ni au Sénégal, ni au Mali, ni au Bourkina, d'être fouillé. Avec d'ailleurs l'inimitable désinvolture mêlée d'insolence qui me fit prendre conscience que j'étais à la fin de nouveau parmi mes sauvages de compatriotes. Point mauvais bougres d'ailleurs, mais faut-il vraiment qu'ils soient aussi tatillons que les Bourkinabés et aussi flemmards que les Maliens ?

Makolondi n'était qu'à une centaine de kilomètres de Niamey, mais vu l'état de la route et quatre autres stations que nous dûmes faire pour satisfaire la douane commerciale, la gendarmerie, la police, les forestiers (en l'occurrence un Touareg !), nous n'arrivâmes au port qu'à 20 heures. Mais, évidemment, j'avais avancé mon aiguille d'une heure.

Quand je descendis dans l'allée de la gare, à Wadata, je me rendis compte que je n'étais pas vraiment fatigué. Eh ! bien, voilà une bonne chose de faite, vieux cheval !²

University of Kansas

Notes

1. Ces impressions seront atténuées lors de mon voyage de retour, en octobre. L'hivernage s'en était alors bel et bien allé, et la pauvreté sahélienne du pays devint plus évidente. Du reste, entre l'époque décrite par Niane et la nôtre les sables du désert se sont plus avancées vers le sud.

2. L'expérience du voyage en saison sèche est très différente. Poussière et pauvreté sont plus sensibles, surtout au Mali qui, durant l'hivernage, est au contraire la partie la plus plaisante du périple.